

VALÉRIE SIMON

AVENTURE + MYSTÈRE + SENSUALITÉ + VENGEANCE

LE TIGRE DE TARCOOLA

L'INTÉGRALE



VALÉRIE SIMON

LE TIGRE DE TARCOOLA

L'intégrale

Inclus l'épisode bonus :
Le Voile de la mariée

Extrait





Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) ; c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.

LE TIGRE DE TARCOOLA.....	2
Épisode 0	6
Épisode 1	13
À propos de l'auteur	251
Déjà disponibles.....	253

À mon baroudeur

Épisode 0

Le Rire du kookaburra

— Ha, ha, ha !

La nuit n'était pas encore tombée, mais l'ombre envahissait déjà les futaies qui jouxtaient les écuries. Le vent secouait les feuilles grises des eucalyptus, amenant une odeur un peu acide. Mary hésita. Le rire de l'oiseau kookaburra l'avait fait sursauter. Elle jeta alentour des regards suspicieux. Elle se sentait épiée, mais sans doute était-ce normal : le *bush* australien avait toujours des yeux, surtout au crépuscule, lorsque les bêtes commençaient à sortir des trous où elles s'étaient terrées en journée.

Elle n'était pas particulièrement peureuse, mais elle n'aimait pas être seule. La veille, son frère était parti rassembler les veaux nés au printemps, emmenant tous les ouvriers, y compris le cuisinier et le vieux jardinier. L'absence des hommes ne durerait pas longtemps, à peine quelques jours le temps de marquer les jeunes bêtes, mais elle ne se sentait jamais rassurée de les

savoir au loin, à plusieurs jours de cheval du domaine.

Essayant de ne pas trop penser à cette solitude forcée, elle ramassa le seau, mesura les graines qu'elle allait distribuer et entrouvrit la porte du poulailler. D'un geste ample, elle jeta à la volée quelques poignées, s'interrompit aussitôt.

Où est la volaille ? se demanda-t-elle.

D'habitude, les poules accouraient en caquetant comme des folles, prêtes à se chamailler pour un grain de maïs. Les becs piquaient les croupions, les ailes s'agitaient et les plumes volaient. Sauf que, ce soir, les jolies Marans demeuraient cachées dans leur dortoir, aussi invisibles que silencieuses.

Elle fit le tour du grillage tout en les appelant doucement jusqu'à remarquer le trou. À cet endroit, les herbes étaient couchées, la terre creusée. Un animal avait déformé le fil de fer en s'immisçant par dessous, réussissant à pénétrer dans l'enclos.

La gorge serrée, elle s'approcha de l'endroit fatidique et vit une touffe de poils roux enchevêtrée aux mailles basses de la clôture. Cette couleur était celle des dingos. Elle crut tenir son assassin jusqu'à ce qu'elle se rappelle que les chiens sauvages préféraient courser leurs proies en terrain découvert. L'auteur des crimes était plus vraisemblablement un tigre de Tasmanie. Cette créature au tempérament secret chassait en solitaire et parvenait toujours à se faufiler dans des endroits impossibles.

L'estomac noué, elle retourna au cabanon en sachant par avance ce qu'elle allait y trouver.

Effectivement, une fade odeur de sang l'assailit, corroborant ses pires pensées. Par acquit de conscience, elle introduisit sa main à l'intérieur du poulailler et se mit à palper en aveugle les perchoirs. Ses doigts s'enfoncèrent dans des caillots tièdes et gélatineux. Écœurée, elle recula en essuyant ses doigts à son tablier. De longues traînées rouges maculèrent le tissu blanc : le sang était encore frais. Elle frémit. Le carnage était terrible, il ne restait qu'une litière souillée et des nids vides. Toutes les belles poules noires avaient été emportées par le tigre.

Prise de colère, elle se rua hors du poulailler et, relevant ses jupes pour aller plus vite, se mit à courir vers la maison. Là, elle ouvrit la porte d'un geste brusque et se précipita vers le râtelier installé contre le mur. Elle s'empara d'une Winchester, vérifia que l'arme était chargée, repartit vers l'extérieur en prenant au passage quelques munitions qu'elle fourra dans une poche.

Le sang était si frais qu'elle était persuadée que le tigre rôdait encore dans les parages. Avec un peu de chance, elle allait pouvoir le repérer et l'abattre avant qu'il ne perpétue d'autres carnages.

Dehors, l'obscurité s'était encore épaissie. Le soleil disparaissant avait donné au ciel une teinte d'encre qui contrastait avec l'herbe courte et sèche des plus proches pâturages. Aucun vent ne soufflait ; l'air avait dans le noir une immobilité presque inquiétante, mais un mouvement soudain la fit sursauter. Un cheval... Concentrée sur la disparition de ses poules, elle ne

l'avait pas entendu venir. Plus dérangent : il était attaché à l'abreuvoir. Or elle ne voyait nulle trace de son cavalier.

Elle appela, n'obtint pas de réponse. Mal à l'aise, elle s'approcha de l'animal jusqu'à reconnaître le bel alezan de selle anglais que montait Edmon Tudal, son fiancé. Le cheval lui parut agité. Elle l'attrapa par le licol et lui caressa doucement le chanfrein. Les naseaux étaient perlés de sueur. Elle regarda autour d'elle en continuant à appeler nerveusement :

— Edmon ? Est-ce vous ? Où êtes-vous ? Je ne vous vois pas.

Un craquement furtif la fit pivoter sur elle-même, la laissant partagée entre le rire et la peur.

— Edmon, je vous en prie, cessez de m'effrayer ! Je déteste cela.

La nuit s'intensifiait, noyant les contours, créant des ombres grandissantes. La lisière du bois d'eucalyptus tout proche devenait un mur noir, bruissant de mille vies secrètes. Le cheval se mit à danser nerveusement, les oreilles rabattues vers l'arrière. Elle lui flatta gentiment l'encolure.

— Allons, mon beau... ce n'est rien...

Des pas crissèrent dans son dos. Elle voulut se retourner, n'eut pas le temps de le faire. Une main se posa sur sa bouche pour retenir son cri d'effroi ; une autre enserra son bras, immobilisant la Winchester qu'elle avait instinctivement levée.

— Chut... souffla une voix dans son oreille.

Elle ferma les yeux, délicieusement troublée. Le

murmure était chaud, caressant. Une senteur d'eau de Cologne, celle dont s'aspergeait généreusement son fiancé, la noya dans ses effluves de vétiver. Elle soupira. Les doigts sur sa bouche desserrèrent leur étreinte. Avec beaucoup de douceur, ils caressèrent ses lèvres qui s'entrouvraient.

— Edmon, chuchota-t-elle, je devrais vous détester, vous me faites toujours tellement peur.

— Chut... la coupa-t-il.

La main quitta ses lèvres, entamant sa descente le long de sa gorge dans une caresse lente, affolante, glissant peu à peu vers son corsage.

Mary se laissa prendre la Winchester sans rien dire. Au-dessus de l'horizon, la lune venait d'apparaître, ronde et blafarde. Comme un gros ballon lumineux, elle montait au-dessus des lointaines collines de roche rouge, aux sommets tronqués. Sa clarté nacrée ricochait sur un monde de solitude, calme et silencieux, où les seuls mouvements apparents étaient ceux de grosses chauves-souris poursuivant des myriades d'insectes.

La respiration de Mary s'accéléra quand, de sa main libre, son fiancé s'attarda sur sa jupe en palpant ses cuisses que le geste audacieux faisait trembler. De l'autre, il reprit sa danse sensuelle, immisçant ses doigts dans le creux de sa gorge pour descendre plus bas encore, vers sa poitrine palpitante qu'ils effleurèrent doucement.

— Edmon... répéta-t-elle, éperdue, lorsque cette main s'infiltra plus avant dans le corsage, se faufilant sous les tissus en suivant sa peau hérissée de frissons

jusqu'à découvrir le galbe de sa poitrine tendue de désir.

La main recouvrit son sein tout entier, avec un geste de propriétaire qui la fit respirer plus vite, à petites goulées hachées. Les doigts s'emparèrent du mamelon, les ongles griffèrent l'aréole que l'émotion excitait. Elle sentit soudain une vague de plaisir enflammer son ventre, remonter jusqu'à son cœur. Elle cria presque :

— Edmon !

— Chut... souffla pour la troisième fois la voix rauque, quasi inaudible, de son fiancé.

Elle obéit en rêvant d'un baiser et, la bouche entrouverte, attendit la caresse en s'offrant jusqu'au plus profond de son âme.

Mais le baiser ne vint pas, alors, poussée par une insolence dont elle ne se serait jamais crue capable, elle se retourna pour quémander cette caresse qui tardait.

Autour d'elle, la nuit noyait de plus en plus tous les reliefs d'un voile uniforme. Au-dessus de son front, les étoiles devenaient des lumières palpitantes. La lune ronde avançait en teintant d'argent les feuilles des gommiers les plus proches. Un parfum volatile se mêlait par à-coups au vétiver si proche. Elle se coula étroitement contre le buste qui l'accueillait. Elle frotta sa joue sur le rêche d'une veste de laine, leva le visage à la rencontre de celui de son fiancé. Une face animale envahit son champ de vision. Incrédule, elle regarda sans comprendre les poils roux, le mufle garni de dents, le regard verdâtre luisant de malveillance.

Puis la terreur la submergea et elle se débattit, en criant autant de panique que d'effroi.

Mais le monstre la tenait fermement. Il la dominait toute entière de sa haute taille, les épaules élargies par une cape de fourrure. Avec un grognement féroce qui semblait sortir de sa gorge, il se pencha et, lui attrapant les poignets, la força à s'agenouiller.

Elle pleura de douleur.

Ses sanglots réveillèrent l'oiseau kookaburra qui, après un long rire agacé, s'envola avec fracas de l'eucalyptus où il nichait.

Elle continua à se débattre avec désespoir. Ses forces s'amenuisaient.

— Pitié, mendia-t-elle.

Le monstre lui répondit par un rire atroce qui singeait l'oiseau moqueur avalé par la nuit bleue.

— Ha, ha, ha !

Un couteau émergea de l'ombre et s'abattit maintes et maintes fois sur Mary qui se mit à hurler sans pouvoir s'arrêter, le visage lacéré jusqu'à l'os.

Épisode 1

Le Cavalier d'Esperance

Il faisait chaud, il faisait bleu. Un bleu d'océan immobile. Un bleu de ciel implacable.

Les quarante-trois orphelines âgées de quatorze à vingt ans, escortées par dix religieuses de la Charité, avançaient lentement sur le chemin côtier, harassées et en sueur. Depuis longtemps, elles n'en pouvaient plus et elles étaient sur les nerfs.

Lorsque la route isolée abandonna les dunes pour traverser un petit bois d'eucalyptus qui promettait une ombre bienvenue, elles s'y engouffrèrent avec soulagement, les plus jeunes devant, les plus âgées fermant la marche. La canicule était si forte que toutes espéraient une trêve de douceur, mais les feuilles qui les surplombaient étaient à la fois trop rares et trop petites pour offrir une ombre consistante. L'air demeura sec et brûlant. Les orphelines dans leurs robes grises continuèrent à avancer comme des automates jusqu'à ce

qu'un rire les fasse toutes sursauter.

— Ha, ha, ha !

Avec un geste nerveux, Madeleine retint son amie Émilie par le bras. Le rire tombait des frondaisons. Il était long et moqueur.

Levant le nez, elles aperçurent un animal sautiller au milieu de la végétation. La bête était grosse comme un dindon. Son poitrail clair se dégradait de brun et de bleu sur le dos. Un œil revêche les toisait telles des intruses tandis qu'un bec semblable à un poignard s'agitait en tous sens.

— Ha, ha, ha ! reprit l'animal en s'ébrouant au milieu d'une pluie de feuilles grises.

Madeleine soupira de soulagement. L'espace de quelques secondes, elle avait cru à une attaque de bandits. Le rire était si humain qu'elle n'avait pu s'empêcher de faire le rapprochement avec ces *bushrangers* australiens dont les marins, tout au long de la traversée, n'avaient cessé de décrire les sanguinaires exactions.

— Grand Dieu ! s'exclama son amie Émilie. Ce volatile m'a fait une de ces peurs !

Elles éclatèrent d'un rire nerveux en tombant dans les bras l'une de l'autre, mais déjà une des religieuses approchait.

Maigre comme une trique, le nez long, trop long, Sœur Évangéline s'arrêta devant elles en affichant un visage figé par la réprobation. Vêtu d'une cornette blanche et de longs voiles noirs ceinturés par un lien de chanvre, cet échalas peu sympathique officiait en tant

que mère supérieure du groupe et n'entendait pas plaisanter avec la bienséance.

— Je vous serai gré de ne point blasphémer, mademoiselle Émilie. Dieu vous écoute où que vous vous trouviez ! Rappelez-vous également qu'humilité et componction sont les maîtres mots d'une existence de femme réussie. Le Très-Haut vous fait la faveur d'une seconde chance, à vous qui êtes née dans le caniveau. Pour le remercier de sa magnanimité, en compagnie de vos sœurs d'infortune, vous devriez être en train de ramper en récitant des neuvaines.

Madeleine savait que ce discours ne s'adressait pas à elle, mais elle pointa le menton avec agacement, prête à riposter. Depuis le début du voyage, elle détestait cette religieuse dénuée de compassion qui n'avait d'autre passe-temps que fustiger l'une ou l'autre orpheline en lui reprochant tout simplement d'être encore en vie.

Elle fut cependant prise de vitesse par Émilie qui, connaissant bien son tempérament, craignait à coup sûr qu'elle ne déclenche un scandale. Sœur Évangéline avait un caractère de bouledogue hargneux et vindicatif. Émilie avait sûrement raison : mieux valait éviter de l'exciter d'avantage, surtout en cet instant difficile, après ce débarquement de fortune dont les divers rebondissements avaient épuisé tout le monde. Son amie présenta donc des excuses, que la religieuse accepta d'un signe de tête condescendant avant de se tourner vers les autres membres de la troupe en tapant dans ses mains.

— Allons, allons, mesdemoiselles, reprenons notre

marche. La ville d'Esperance est encore loin. Je vous conseille de faire diligence si vous voulez l'atteindre avant la nuit.

La perspective de marcher en nocturne dans un pays inconnu ne sembla réjouir personne et la plupart des orphelines se mirent à avancer promptement. Certaines parvinrent même à forcer l'allure, mais la plupart ne purent faire autrement qu'aller cahincaha, en se soutenant les unes les autres. La fatigue pesait trop lourdement sur leurs épaules.

Émilie était de celles qui n'en pouvaient plus. Chaque pas la faisait trébucher. Pour lui insuffler un peu de cette force qu'elle possédait encore, Madeleine la maintenait serrée contre elle, un bras passé autour de sa taille.

Elles étaient toutes deux âgées de dix-huit ans et n'avaient d'autre point commun que cet uniforme des orphelines du Couvent de la Charité : une jupe grise battant tristement leurs mollets et un corsage terne, maintes fois ravaudé, boutonné jusque sous leur menton. Pour le reste, elles étaient de parfaits contraires.

Émilie était une petite chose ronde et rose, aux manières éthérées et aux doux cheveux blonds. À l'inverse, Madeleine affichait une taille élancée, un teint de miel et des gestes pleins de vivacité qui, elle le savait bien, ne correspondaient guère à la vogue des femmes corsetées de cette fin de XIX^e siècle. Ses lèvres aussi pulpeuses qu'un fruit et le tumulte indiscipliné de sa chevelure brune, dont les boucles s'échappaient sans relâche du bonnet règlementaire, lui attiraient

l'opprobre constant des religieuses qui voyaient dans sa nature pétulante une sorte de péché.

Émilie et elle s'étaient nouées d'amitié durant le voyage. Fascinées par leurs propres différences, elles ne s'étaient plus quittées. Aujourd'hui encore, elles marchaient en se faisant des confidences, penchées l'une vers l'autre avec la soie brune et la soie blonde de leurs cheveux mélangés par les embruns. Elles parlaient de tout et de rien. En réalité, elles se moquaient surtout de la solide moustache qui ornait le visage peu avenant de Sœur Évangéline.

Les heures avançant, elles finirent par se taire. La fatigue croissait. Le chemin devenait pierreux. Il s'élançait entre des dunes, traversait des rehauts rocaillieux, glissait paresseusement entre des ravines qui s'ouvraient sur un pays sec et aride, écrasé par une température caniculaire insupportable.

Émilie chancela, aussitôt rattrapée par Madeleine. Derrière elles, la file des orphelines s'étirait sur plus de cinquante mètres. La progression était lente. Presque toutes les jeunes femmes étaient affaiblies et la plupart étaient malades. Le voyage vers le sud de l'Australie, par sa durée et ses multiples périls, avait sapé autant les corps que les esprits.

Durant plus de huit semaines, le navire avait fait cap vers l'océan Indien puis vers la Grande Baie australienne en défiant tous les éléments. Ce périple effrayant avait contraint les orphelines à partager la promiscuité, la pénombre de cabines insalubres, les odeurs pourrissantes, l'humidité, le ballotement de la

houle, le grincement des charpentes, les remugles de sueur, de vomi, d'excréments. À mi-trajet, deux passagères avaient succombé à une fièvre pernicieuse. Quelques jours plus tard, un marin avait été blessé à la cuisse et avait longuement agonisé, en proie à la gangrène. Madeleine entendait encore ses plaintes atroces et ininterrompues.

L'arrivée en vue des côtes australes n'avait pas été plus gaie. À peu de distance des côtes, une tempête tropicale s'était levée, attrapant le clipper dans des vents violents et des creux de trente mètres. Pour éviter de rompre les mâts, le navire s'était laissé dériver sur plusieurs miles vers l'ouest avant de réussir à mouiller dans une crique. Esperance, la ville où il devait relâcher, n'était plus qu'un point blanc perdu dans de lointaines dunes tout aussi blanches.

Rapidement, le capitaine avait compris que manœuvrer au milieu des récifs risquait d'envoyer son navire par le fond. Pour préserver la précieuse cargaison d'épices qui dépassait à ses yeux le prix payé d'avance par les orphelines du Couvent de la Charité, il avait choisi de débarquer ces demoiselles sur place, là, sur le sable parsemé de touffes de graminées, à près de vingt kilomètres du port où elles étaient attendues.

Le brave homme ne pensait sans doute pas à mal. Un chemin côtier menait à la ville, les demoiselles n'auraient qu'à user leurs souliers. Avec un peu de bonne volonté, elles pourraient se croire en excursion.

Sœur Évangéline avait protesté, mais ses imprécations interpellant le Très-Haut n'avaient rien

changé à l'affaire. L'âme dévote d'un marin est peu de chose face aux coups de garcette d'un capitaine. Sous les menaces spirituelles énoncées par la religieuse, les matelots s'étaient signés en roulant des yeux effarés puis avaient obéi à leur officier en mettant les chaloupes à la mer. Quelques heures plus tard, les orphelines s'étaient retrouvées serrées les unes aux autres sur une bande de sable parsemée de coquillages. Autour d'elles s'amoncelaient leurs malles et leurs bagages jetés pêle-mêle. Elles s'étaient mises à pleurer.

Mais le capitaine se voulait homme de cœur. Pour rassurer ces demoiselles que décidément l'aventure affolait, il avait proposé une escorte de trois marins.

Sœur Évangéline avait décliné l'offre d'un geste méprisant. Trop heureuse de quitter enfin la promiscuité des matelots qui dardaient sur ses « filles » des regards concupiscents, elle n'allait quand même pas accepter de s'encombrer plus longtemps de trois autres suppôts de Satan !

Le capitaine avait ricané mais n'avait pas insisté. Lui aussi avait détesté cette promiscuité qui l'avait contraint à prendre de sévères mesures pour tenir son équipage. La dernière chaloupe avait regagné le bord, suivie par les regards mouillés des jeunes filles abandonnées. Sœur Évangéline avait aussitôt forcé ses ouailles à s'organiser.

En peu de temps, les bagages avaient été triés, les indispensables répartis. Les fanfreluches inutiles avaient été réunies en un gros tas à l'ombre d'une dune, hors de portée des plus fortes marées. Cet excédent de bagages

serait récupéré une fois arrivées à bon port. Chargées du reste, les jeunes filles s'étaient courageusement engagées sur le sentier. Le clipper encore à l'ancre avait salué leur détermination d'un coup de canon assez ironique.

La promenade avait commencé avec grâce. Le chemin serpentait joliment entre sable blanc et rochers pointus, offrant une vue infinie sur d'immenses plages ourlées d'écume. Le soleil resplendissait. Les demoiselles qui ouvraient la marche s'étaient spontanément mises à chanter.

Cet optimisme n'avait pas duré.

Bien vite, les orphelines avaient compris que la ville aux maisons chaulées était plus éloignée qu'elles ne le croyaient. Au bout de quelques heures d'un périple harassant, les chants s'étaient mués en sanglots. Les caillasses traversaient les mauvaises bottines, les ronces accrochaient le bas des robes et déchiraient les ourlets. L'air vrombissait d'insectes agaçants qui s'agglutinaient près des yeux et des lèvres. Le vent côtier était torride.

Les religieuses les plus stoïques s'efforçaient de maintenir leurs protégées regroupées en leur dispensant des sourires rassurants, mais il était clair qu'elles craignaient de se laisser surprendre par la nuit. La nature qui les environnait était si extravagante, si hostile... Tout était sec, gris et poussiéreux. La grève ressemblait au corps blanc d'un dragon assoupi. Le ciel était trop bleu, la mer aussi, et les jeunes filles commençaient à avoir de ce pays âpre une vision cauchemardesque. Leurs derniers rêves, ceux qui avaient survécu au

terrible voyage sur les mers et qui les avaient fait aborder ce pays rempli de douces illusions, se délectaient comme une brume inexorablement écharpée par le vent.

Les demoiselles avaient commencé à se lamenter. Certaines avaient posé des questions aussi naïves que désespérées : où était le pays de cocagne qu'on leur avait promis ? Où étaient ces champs verdoyants, ces barrières blanches et ces prairies couvertes de moutons ?

Surtout, où étaient ces colons en mal d'épouses qui devaient les accueillir comme des princesses ?

Certes, elles avaient rapidement compris que le monde qui les environnait n'était pas le paradis attendu. À bord des chaloupes qui les avaient menées à terre, elles avaient vu de terribles créatures les escorter en nageant entre deux eaux. Des squales immenses, qu'elles reconnaissaient grâce aux descriptions des marins, remontaient des abysses pour les guetter de leurs yeux fixes, avides, cruels. Plus étonnant encore, des crocodiles longs de plusieurs mètres venaient surfer à fleur de vague, profitant de cette montagne liquide qui gonflait en un rythme lancinant pour se rapprocher des canots. Sur la plage, un gros chien jaune pataugeait dans le ressac en dévorant à pleines dents la carcasse d'un requin échoué. Les demoiselles s'étaient serrées les unes aux autres dans le plus grand silence. Le ciel au-dessus de leurs têtes était d'un bleu violent qui faisait un contraste éblouissant avec la côte ourlée de limons broussailleux.

— Dépêchez-vous, mesdemoiselles, harangua Sœur Évangéline en incitant les orphelines à accélérer le pas.

Nous devons arriver à Esperance avant la nuit.

— Ne pourrions-nous pas faire une halte pour boire un peu ? osa geindre une grande fille rousse dont les pommettes cuisaient sous le soleil implacable.

La cornette agitée, Sœur Évangéline lui tendit une des outres que les marins leur avaient laissées.

— Buvez sans vous arrêter de marcher. Nous n'avons pas de temps à perdre. Et faites circuler l'eau auprès de vos compagnes, vous n'êtes pas la seule à avoir soif.

Madeleine attendit son tour en regardant leur ancien clipper se diriger vers l'horizon.

Malgré la distance, elle vit que le navire avait relevé son ancre et déployé toute sa voilure pour filer bon train. De là où elle se tenait, à embrasser à la fois le ciel et la mer, il ressemblait à un oiseau blanc posé sur un sillage d'écume. C'était si beau qu'elle faillit oublier que les marins à son bord les avaient toutes abandonnées.

Quand l'outre lui parvint presque vide, elle la soupesa avec résignation.

— M'en laisseras-tu un peu ? mendia Constance en croisant son regard.

La petite, du haut de ses quatorze ans, était la plus jeune et la plus frêle du groupe. Ses traits plein d'enfance étaient encadrés par des boucles d'or qui lui donnaient l'air suranné d'une poupée de porcelaine.

— N'as-tu pas bu ? s'inquiéta Madeleine en remarquant les joues trop rouges où des larmes avaient creusé dans la poussière de longs sillons.

La petite secoua négativement la tête. Son front était pâle, ses lèvres gercées, ses orbites creusées par des cernes sombres. Prise de pitié, Madeleine lui tendit la gourde sans rien y boire.

— Mais toi ? questionna Constance.

— Je n'ai pas très soif, mentit Madeleine.

La fillette téta goulument l'eau tiède qui restait au fond de la flasque. Une maigre gorgée fila entre ses dents puis de l'air emplît sa bouche. La petite éclata en sanglots.

— Ce pays est trop affreux ! Comment allons-nous faire pour être heureuses ? Cette chaleur... cette poussière... As-tu vu comme rien n'est vert ? Toutes les feuilles sont grises ! Je déteste ce monde de toute la force de mon cœur ! Je ne comprends pas pourquoi nous avons été envoyées ici. N'aurions-nous pas pu trouver de bons maris en restant chez nous ? Qu'avions-nous besoin d'aller aussi loin ?

Madeleine la serra contre elle en lui nettoyant les joues d'un mouchoir froissé.

— Allons, allons, petite Constance, tu sais très bien qu'une orpheline ne peut prétendre à un bon parti, hormis peut-être ici, où il paraîtrait que les Australiens manquent cruellement de femmes. Tu verras, tout ira mieux lorsque tu seras reposée... Nous sommes toutes très fatiguées. Tiens, donne-moi donc cette gourde, je vais la remplir au ruisseau que nous avons récemment longé. Un peu d'eau fraîche nous fera le plus grand bien. Mais ne dis rien aux Sœurs, elles sont si pressées d'atteindre la ville qu'elles risquent de ne pas être

d'accord ! Je vous rattraperai très vite, je sais marcher d'un bon pas.

À ses mots, la petite leva vers elle des yeux brillants de reconnaissance mais Émilie, qui avait entendu, s'interposa aussitôt :

— Madeleine, n'es-tu pas folle ? As-tu songé aux bêtes fauves, aux serpents ? Ne te souviens-tu pas des récits des marins ?

— Madeleine éclata d'un rire moqueur.

— Si fait, Émilie, je m'en souviens parfaitement ! Mais je crois surtout que ces fanfarons cherchaient à nous faire peur pour attirer notre attention. Le ruisseau que j'ai vu ne coule qu'à quelques mètres du chemin. Que pourrait-il m'arriver aussi près de cette ville où nous nous rendons ?

— Et les *bushrangers* ? protesta son amie en dardant autour d'elle des regards écarquillés de peur. Que ferais-tu si l'un d'eux sortait soudainement des fourrés ?

— Madeleine ne changea pas d'avis.

— Allons, Émilie, réveille-toi. Nous sommes en Australie. L'Australie ! Le pays de la liberté ! Sache que je suis venue ici en ayant l'intention d'y faire ce que je veux.

— Si les Sœurs t'attrapent, je ne donne pas cher de la peau de ton dos.

— Madeleine afficha une moue méprisante.

— Je serai revenue avant qu'elles s'aperçoivent de mon absence. D'ailleurs, vous n'avez qu'à faire le guet !

Émilie et la petite Constance se résignèrent à obéir

tandis qu'elle ralentissait le pas pour laisser le groupe la distancer peu à peu. Parvenue en fin de file, elle feignit de lacer une bottine jusqu'à ce que la dernière silhouette, une nonne qui boitait bas, disparaisse au détour du chemin.

Elle se retrouva seule.

Un silence vrombissant d'insectes l'entourait. Elle se redressa en regardant autour d'elle, un peu anxieuse.

Une dune la masquait du reste du chemin, juste en bordure d'un vallon joliment ombragé. Le ruisseau qu'elle avait repéré s'y nichait en alimentant quelques arbres de grande taille, aux écorces blanches. Les feuilles filtraient le soleil avec une douceur vibrante de lumière. Tout était calme et frais.

Rassurée, elle quitta la sente et descendit dans la ravine. Le murmure du courant sortait d'une végétation revêche qui rampait sur des rochers. Elle foula quelques touffes desséchées puis enfonça ses bottines dans une coulée d'herbe haute et fine. Un début de forêt la surplombait. Sous cette ombre éparsée, le silence devint celui d'une cathédrale.

Oubliant sa fatigue, elle sauta avec agilité sur un versant pierreux. Quelques instants plus tard, elle se faufila dans la fissure rocheuse où coulait le torrent. Un air humide rebondit sur ses joues mais l'eau demeura inaccessible. Le ruisseau était trop profondément niché dans la pierraille.

Déçue, Madeleine se mit à étudier le terrain. Son regard buta sur une paroi abrupte qu'elle n'osa

descendre puis découvrit un passage sous un arbre mort. Elle s'y risqua. Au-dessus de sa tête, des oiseaux blancs s'envolèrent bruyamment. À leurs huppés jaunes, elle reconnut des perroquets et, émerveillée par la beauté de leur vol, elle les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils disparaissent au loin.

Elle reprit sa marche en s'enfonçant dans les bosquets. Par moment, elle était contrainte de ramper sur la terre sèche ou, au contraire, d'escalader des arbres dont les branches basses semblaient offrir un accès plus facile. Elle s'écorcha plusieurs fois sur des brindilles pleines d'épines. Il faisait trop chaud. Elle dégoulinait de sueur. Sa robe collait à sa peau. Ses cheveux étaient plaqués contre son front et la grattaient.

Soudain, elle déboucha dans une clairière bordée de sable blanc. L'endroit était beau à lui couper le souffle. Elle s'immobilisa.

Elle se tenait dans une alcôve à la fois intime et grandiose, formée par des ramures réunies au-dessus d'elle. À ses pieds, le ruisseau s'évasait en un étang dont la surface polie brillait comme un miroir. Les feuilles des eucalyptus s'y reflétaient, frémissantes de vent. Leurs ombres mouvantes donnaient à l'eau des profondeurs moirées que concurrençaient des arbres morts à demi immergés et des algues filandreuses parsemées de fleurs blanches. Une impression de fraîcheur montait du sol, caressant ses joues échauffées. Elle avança vers la rive. Sur la grève sablonneuse, elle remarqua des empreintes qui s'entrecroisaient mais ne s'attarda pas à les déchiffrer. Elle avait soif. Elle se

pencha vers l'onde. C'est alors qu'une voix l'interpela sèchement.

— À votre place, je ne ferais pas ça.

Elle se retourna vivement.

Un homme l'observait, debout dans le contre-jour d'une végétation enchevêtrée. Il était grand et large d'épaules, le visage à demi masqué par un chapeau. Elle le trouva jeune mais n'en fut pas certaine. Elle remarquait surtout le regard ardent qui ne la quittait pas. Mal à l'aise, elle pointa le menton avec arrogance, cherchant à faire bonne contenance.

— Et pourquoi ne pourrais-je pas boire à votre source ? Je meurs de soif !

Le visage dans l'ombre s'illumina d'un sourire plein de dents. Elle recula d'un pas nerveux. L'inconnu tenait à la main un fusil, avec lequel il jouait nonchalamment.

— Ce n'est pas *ma* source, précisa-t-il d'un ton narquois.

— Je vais donc y boire, riposta-t-elle en se forçant à l'insolence.

L'inconnu garda le silence. Il la détaillait ouvertement de la tête aux pieds, lentement, avec morgue, en prenant le temps d'étudier sa robe de drap gris et le bonnet blanc retenant ses cheveux.

Ce dernier savait parfaitement à qui il avait affaire : la Vieille Europe envoyait régulièrement des contingents d'orphelines destinées à peupler les colonies. C'était mieux que les bagnards et autres coupe-jarrets expédiés de la même façon, mais il était

inutile de se leurrer : cette oie blanche – débarquée
personne ne savait où et immergée dans un monde dont
elle ne connaissait pas les règles – allait avoir du mal à
survivre au-delà de la première année.

— Où sont les autres ? demanda-t-il.

La jeune femme se mordilla la lèvre.

— Je suis seule.

— Vous m'en direz tant... commenta-t-il en la
dévisageant avec ironie.

Prise par ce regard, Madeleine ne sut comment
réagir. Elle craignait de plus en plus avoir affaire à un
de ces terribles *bushrangers* dont les marins n'avaient
cessé de narrer les exploits sanguinaires. La peur la fit
tout à coup frissonner.

L'homme avança alors de quelques pas, sortant de
l'ombre, et Madeleine sentit son cœur manquer un
battement. En plein soleil, la silhouette paraissait encore
plus athlétique. Elle pensa à s'enfuir, mais elle resta sur
place, comme un oiseau fasciné par un serpent.

L'homme avait une présence physique indéniable.
Son torse était large et puissant. Ses bras musclés
jaillissaient d'une chemise de coton blanc, brun et
noeux. Il portait un pantalon de toile bleu et des bottes
de cuir qui lui donnaient un air d'aventurier. Ses
cheveux sombres et drus tombaient sur ses épaules en
mèches décoiffées. Une barbe naissante ornait une
mâchoire carrée, à l'expression dure.

Elle tomba en arrêt devant sa joue gauche et en
oublia de respirer. Là, traversée par une affreuse
cicatrice, la chair était creusée de trois sillons qui

s'étiraient de la tempe jusqu'aux lèvres et ressemblaient à un monstrueux coup de griffe. Horrifiée, elle retint un cri en portant la main à sa bouche. Il s'en aperçut car il se rembrunit.

— Éloignez-vous immédiatement de cette eau ! ordonna-t-il sèchement.

Madeleine hésita. L'homme insista encore, presque agressif.

— N'avez-vous pas entendu ? Je viens de vous interdire d'approcher de cette eau !

Elle renifla avec colère. Pour qui se prenait-il ? Croyait-il qu'elle allait obéir au premier paysan venu ? Elle avait soif, elle allait donc se désaltérer. Et ce n'était pas un petit coq belliqueux qui allait l'en empêcher !

Elle s'accroupit au bord de l'étang avec défi et, lui tournant le dos, approcha la gourde de l'onde.

— Petite mijaurée stupide comme un œuf ! beugla-t-il avec colère.

Elle entendit le bruit caractéristique du fusil qu'on arme mais n'eut pas le temps d'y accorder de l'importance : l'eau montait à sa rencontre. Complètement terrorisée, elle eut le réflexe de se jeter en arrière. Un morceau de quelque chose ressemblant à du bois se dressa au-dessus d'elle sur une hauteur de plus de deux mètres. *Un monstre... C'est un monstre !* Une détonation claqua.

À propos de l'auteur

Romancière pleine de Fantasy et nouvelliste Fantastique, Valérie SIMON propose des univers flirtant avec les légendes, remplis de créatures improbables aux dents généreuses, d'héroïnes avec un caractère bien trempé, de guerriers physiquement bien tournés, le tout pimenté d'amour et de sensualité. Dans la vraie vie, Valérie est une fleur bleue au cœur de guimauve fascinée par les plantes carnivores, les prédateurs de tous poils et... la pâtisserie. Elle aime marcher dans les grands espaces naturels et possède une curiosité insatiable qui l'attire souvent du côté obscur de la Force. Sa tortue s'appelle Dracula, elle a peur du noir. Véridique.

Retrouvez Valérie Simon sur :

Son site : <http://www.valeriesimon.fr/>

Déjà disponibles



Cooking Drama

Tome 1

Casseroles & Sentiments

Clara Le Corre

**Il est dur comme une tablette de
chocolat.**

Elle est tendre comme une guimauve.

Moi, Maggy Renoy, 21 ans, je vais devenir cuisinière. Du moins, j'en ai la ferme intention. Et rien de mieux pour atteindre mon but que de devenir l'apprentie du renommé Chef Alistair Greyclaw ! Qu'importe que j'aie eu l'entretien le plus rapide de la Terre et, surtout, que j'aie eu l'air d'une parfaite idiote en découvrant que derrière ce grand nom de la cuisine gastronomique se cachait en réalité un génie – canon en plus – de seulement 26 ans. Car même si je suis incapable de cuire un cake, hors de question de le décevoir ! Sauf qu'assimiler l'apprentissage de ce métier aussi passionnant qu'exigeant est plus difficile que je ne le pensais. Encore plus lorsqu'une de mes collègues fait tout pour me rendre la vie infernale et que mon Chef – aussi intraitable qu'impénétrable que déjà pris – est loin de me laisser indifférente...



Cooking Drama

Tome 2

Tout feu, tout flamme !

Clara Le Corre

**Le concours des Grandes Brigades
pourrait bien lui ouvrir des portes...
Mais Greyclaw saura-t-il lui ouvrir son
cœur ?**

Moi, Maggy Renoy, 22 ans, je vais conquérir le monde de la gastronomie. Du moins, j'en suis persuadée. Et rien de mieux qu'un restaurant étoilé pour parvenir à mes fins ! Une chance ? Un enfer ! Car me voilà officiellement commis d'un tyran aux airs de lutin malveillant. Son nom : Felix Hoser. Ses armes : critiques, insultes et humiliations. Mais plus question de me laisser faire ! Alors quand arrive LE concours annuel des Grandes Brigades, l'occasion est trop belle de prendre ma revanche. Plus question d'être la seule à déguster ! Mais encore me faut-il une brigade, et ça ne va pas être de la tarte. Débaucher le jeune pâtissier ? OK ! Convaincre Greyclaw ? Pas OK ! Oui, c'est mon ancien Chef. Oui, il est célibataire. Oui, il me fait toujours craquer. Mais veut-il me revoir ? Pense-t-il seulement à moi ? Rien n'est moins sûr. Pourtant, je n'ai pas le choix : si je veux remporter la coupe, je dois faire le premier pas. Peut-être l'occasion de nous rapprocher enfin...

Ouvrage publié sous la direction de Stéphanie Giard.

© 2017, Label Badass/Actusf

ISBN (PDF) : 978-2-37686-025-9

ISBN (numérique) : 978-2-37686-024-2

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Réalisation graphique couverture : Benjamin « Zariel »
Chaignon

Crédit photo : Adobe Stock

Badass, un label éditorial propulsé par les éditions Actusf
45, chemin du Peney, 73000 CHAMBÉRY

Rejoignez-nous sur [Facebook](#) :
@labelbadass